

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Au Pays de Kirschwasser

Gueymard, Fernand

Paris, 1882

Lettre XXVI

[urn:nbn:de:bsz:31-244848](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-244848)

LETTRE XXVI.

Panorama des Alpes au soleil levant. — Le fertile plateau d'Höchenschwand. — Une juste vengeance. — L'Albthal. — Le marchand de truites. — La « Cuisine du Diable ». — Les paysans de l'Hauenstein. — Le hameau et le vieux bourg de Tiefenstein. — Splendeurs de la vallée. — Les tunnels. — Le Rhin. — Waldshut. — Fin de notre voyage pédestre. — Nos nouveaux costumes. — Comment milord s'aperçoit qu'il a perdu une partie de son embonpoint. — Un hôtel fantastique. — La grand'rue. — A l'aventure. — Les vieux fossés. — Une soirée à Waldshut. — Une brasserie envisagée à un point de vue philosophique.

La cloche sonne à toute volée : c'est le signal du réveil ! Chacun se lève et s'habille à la hâte. On court pêle-mêle au sommet de l'observatoire, car la voix de l'airain est la joyeuse messagère de Phébus.

La nature paresseuse sommeille encore dans son obscur linceul. Le ciel est gris ; tout est plongé dans une lugubre pénombre, qui nous permet à peine de dis-

tinguer les chalets éparpillés du hameau. Mais l'obscurité se dissipe lentement; les maisons d'Höchenschwand y tracent plus nettement leurs contours mystérieux; les campagnes apparaissent comme drapées dans un uniforme rideau, sombre, presque noir; les premières montagnes de la Suisse découpent leurs profils d'une manière moins confuse, s'estompent de plus en plus, se détachent du chaos et surgissent, semblables à cent îlots déserts, sauvages, d'un océan de nues compactes et ternes. Le paysage entier est morne: on dirait que Dieu n'a pas encore créé la lumière et que la terre ébauchée s'efforce vainement de sortir des ténèbres qui l'enveloppent.

Peu à peu le ciel pâlit à l'Orient; une légère bande rosée s'élève de la chaîne tyrolienne; le tableau s'éclaire, se dessine doucement; le ruban se cuivre, se zèbre de longues raies violettes qui s'évanouissent bientôt dans une pâle poussière d'or. La première sentinelle alpestre apparaît: c'est le Sentis; les cimes voisines secouent ensuite, une à une, le voile d'ombre sous lequel elles étaient assoupies. Nous découvrons successivement, émergeant du néant, les aiguilles géantes du Glaernisch, les monstres glacés du Toedi, les pointes effilées du Scheehorn et du Dussistock, et bien d'autres encore, dont les crêtes noirâtres découpent leurs silhouettes hardies sur un fond légèrement illuminé. A ce moment, les nuages qui emplissent les vallées blanchissent, s'éclairent, prennent l'aspect de lacs vaporeux, allongeant leurs ondes ouateuses dans mille baies étroites et obscures. A l'Occident, les sommets les plus téméraires redressent paresseusement leurs têtes sous leur nocturne manteau, tandis que les moins courageux restent timidement abrités sous leur voile d'air, d'une impénétrable opacité. Reportons-nous les yeux vers l'Orient, nous voyons les premiers feux de l'aurore s'accroître; la

plateau
ual. — Le
Les pay-
le Tiefen-
Rhin. —
nouveaux
ne partie
rand'rué.
Talschut.
nique.

signal du
un court
la voix

ans son
gé dans
e de dis-

faible auréole des montagnes tyroliennes s'enflamme ; l'horizon entier se rose ; le disque empourpré du soleil apparait tout à coup et monte majestueusement au zénith comme un énorme globe de feu. Alors le tableau s'illumine ; un voile rose d'une indescriptible fraîcheur s'épanche sur les neiges, et les chairs congelées des glaciers s'échauffent, comme si ce troupeau de vierges candides rougissait d'étaler à nos yeux son adorable nudité. Le brouillard moutonnant des vallées ressemble à des vagues argentées, bercées entre deux rives de verdure. Le blanc rideau du Finsteraarhorn et de ses sœurs jumelles est le premier à se colorer ; les cimes immaculées de Grindewald lui ravissent bientôt l'incarnat dont il est fier ; le Moine, l'Eiger adoptent la même parure ; mais leur orgueil effraye la chaste Jungfrau, qui s'enveloppe pudiquement dans sa blanche gaze de nues. A l'ouest, l'horizon reste plongé dans des tons fondus et vaporeux s'élevant vers le ciel en humides bouffées. Cependant, les montagnes de la Forêt-Noire, moins modestes, se revêtent des teintes les plus vives. Coquettement emmitoufflées dans leurs forêts ou souriant sous leur fin tapis de gazon, elles détachent nettement leurs croupes élégantes et contrastent fièrement avec le féerique tableau au pied duquel elles se dressent. Ici est le monde terrestre ; là resplendit l'empire des fées ! C'est merveilleux ! Mais Apollon, tout à fait éveillé, éblouissant de clarté et de lumière, lance hardiment son char à travers l'espace ; ses coursiers aériens bondissent et s'emportent dans l'éther ; le dieu de la Beauté, triomphant, jette à la face des mortels ses rayons embrasés, et la terre, éblouie, se cache sous un voile vaporeux qui la ravit à nos yeux. Une légère buée d'un gris azuré s'exhale des vallées, en projetant son ombre sur la chaîne des Alpes ; la féerie s'évanouit : seules quelques crêtes audacieuses pointent au-dessus du brouillard leurs neiges éternelles,

qui scintillent comme des brillants semés dans l'immensité ! Le soleil s'est levé, et la nature a repris son aspect ordinaire.

Nous redescendîmes le long plateau d'Höchenschwand, qui se déroule lentement entre les vallées de l'Alb et de la Schwarzach jusqu'au Rhin, dans les flots duquel il se noie. Ses campagnes étaient richement cultivées ; le froment et l'avoine y tombaient tristement sous les coups des faux meurtrières, et les rouges coquelicots, répandus parmi leurs gerbes expirantes, semblaient des taches de sang décollé de leurs blessures. Les vigoureuses payses avaient conservé la taille disgracieuse de leurs sœurs de la Schapbach et de la Gutach, et les larges manches de leurs chemises serraient encore leurs bras hâlés par la vivacité du soleil du mois d'août ; les moissonneurs portaient la tenue banale des ouvriers de nos campagnes ; les pittoresques hameaux de la Gutach avaient disparu, pour faire place à de fraîches cabanes de pisé grisonnant, où grimpaient la gentiane et la ronce. La route, pressée d'atteindre Waldshut, vers laquelle elle courait, dégringolait à pas de géant la déclivité de l'immense plateau. Nous l'abandonnâmes au delà du hameau de Tiefenhausern, passant à travers champs, afin de nous enfoncer dans l'étroit ravin qui se soude à Niedermuhle à la belle vallée de l'Alb.

Une auberge nous y montrait son enseigne et sa porte entr'ouverte : nous y entrâmes et y admirâmes un poêle singulier, un cube énorme de faïence verdâtre, assis sur trois marches que portaient de hauts pieds et où billaient les deux portes des fourneaux chargés du soin d'infuser la chaleur dans tous les membres du colosse. Puis, nous apprîmes la terrible histoire suivante de la bouche de l'aubergiste elle-même :

— Jadis vivait à Niedermuhle un brave et digne homme,

du nom de Ichle ou de Uchle. Il aimait le peuple, dont il était l'idole. Quand la guerre des Paysans éclata, il fit cause commune avec eux contre la puissante abbaye de Saint-Blaise. Mal lui en prit : l'abbé Jean Spielmann ordonna sa pendaison sans autre forme de procès. Un cri de fureur et d'indignation se répandit dans toute la vallée. Les insurgés recueillirent pieusement les restes du martyr, mais, avant de les ensevelir, ils en coupèrent la main, qu'ils fixèrent à la porte du couvent avec ces mots : « Cette main se vengera. » La prophétie s'accomplit bientôt ; peu de temps s'était écoulé que la vieille abbaye flambait, tandis que la bande vengeresse jetait au vent ses richesses et ses trésors. (Avril 1525).

Niedermuhle est un joyeux hameau ; la vallée y est pleine de gaieté, de vie ; ses prairies verdoyent au soleil levant ; l'Alb, peu profonde et limpide comme du cristal, coule, sereine, tranquille, sur son lit de cailloux roulés en chantant ses plus harmonieuses roulades. Issue des flancs du Bernauerhöfe et du Baerhalde, la charmante rivière a joint ses deux bras dans les profondeurs du Bernau, a frétilé à l'ombre des forêts de Saint-Blaise, égrené ses perles diaphanes autour de la masse chevelue du Lehenskopf, et la voilà, pimpante, babillarde, comme une jeune vierge de son âge. Elle sème sur son chemin une bienfaisante fraîcheur ; de beaux bois s'y mirent avec suffisance ; les campagnards se désaltèrent à son onde et les rustiques chalets piqués dans les montagnes sont fiers d'une aussi gracieuse visiteuse. De grandes baignoires d'osier en suivent nonchalamment les rives sur les quatre roues minces et fragiles qui les portent ; leurs panses gonflées crient sous la pression de leur énorme charge de charbon de bois : c'est le produit du vallon, vivant aux dépens de ses riches forêts. Parfois, un bon bourgeois, à la face rubiconde, à la mine réjouie, au regard jovial et content, nous dépasse au grand trot

de sa bique, attelée à une méchante carriole, à travers les parois hermétiquement fermées de laquelle nous saisissons le clapotement furieux de l'eau, qui se débat dans son ambulante prison : l'œil du pays reconnaît aussitôt en lui le marchand suisse, regagnant précipitamment les quelques bains du Haut-Rhin avec une abondante provision de truites.

Cependant, l'Alb se fait tout à coup bruyante, tapageuse. Ses ondes, naguère ridées à peine, s'encolèrent aux cruelles morsures des blocs qui l'encombrent ; son lit se rétrécit, s'encaisse, tandis que notre route s'élève et que les montagnes, poussées par quelque force invisible, se resserrent au point de se toucher presque. Ça et là, des rochers, où la mine a laissé des traces de son passage, surplombent la voie ou retombent lourdement au fond du gouffre. De distance en distance, des bornes de porphyre, arrachées aux entrailles des collines, en hérissent les bords et protègent l'attelage téméraire contre les dangers du vertige. Tantôt, les montagnes de la rive droite sont coupées de profondes échancrures, dont les faces gazonnées noircissent dans l'épaisseur de l'ombre ; ou ce sont de sauvages crevasses boisées, qui vomissent dans l'Alb des torrents écumeux.

Un abrupt sentier se glisse entre de vieux conifères jusqu'au fond du ravin, pour conduire le touriste curieux au seuil de la « Teufelskuche », de la « Cuisine du Diable », un indescriptible chaos de blocs arrondis, creusés, polis par l'eau, qui s'engouffre sous leurs masses avec fureur. Ce coin de la vallée est d'une incroyable sauvagerie. Mais d'où lui vient son nom ? La Cuisine du Diable ! Le bouleversement de tous ces rocs dépasse l'imagination : Satan aurait-il si peu d'ordre dans son ménage ? Ou bien la forme creuse de certains de ces monstres en aurait-elle fait des marmites infernales ? Que non ! L'enfer ne se contenterait point d'une si grossière

batterie de cuisine ! Ce chaos épouvante l'imagination des superstitieux habitants de la vallée : qui pouvait en être l'auteur, si ce n'était Lucifer lui-même ? Ce pauvre Satan, il n'est pas de méfaits dont ne l'accable la fanatique population de la Forêt-Noire !

L'Alb, moins poltronne, ne s'effraye guère de ce cataclysme ; tout au plus en gagne-t-elle quelque bile. Elle se tord, se faufile, tourne, retourne et poursuit sa course tumultueuse entre deux barrières de rochers déchiquetés. Tantôt, le piéton croit la voir monter vers lui ; tantôt, elle lui semble s'enfoncer dans sa rugueuse crevasse pour s'élever bientôt et redescendre encore. Mais la précieuse se rit de son erreur et se demande s'il vaut bien la peine d'être homme pour se si maladroitement tromper. C'est que la route, esclave, ondulant au gré des collines capricieuses, gambade avec elles. Quant au ruisseau, souvent invisible, il apparaît, parfois, aux courbes des chemins, sous la forme de plaques d'argent, éclaboussant le noir granit de leurs larmes laiteuses.

Fatiguée par les horribles convulsions dans lesquelles elle s'est débattue, la vallée reprend toutefois son calme et se rassérène. De longues plates-bandes de gazon s'encadrent dans la forêt ; le paysage revêt un caractère plus riant, pendant que des lambeaux du haut plateau de l'Hauenstein frangent les collines de moissons dorées, au milieu desquelles les toits rouges et la haute tour du hameau de Goerwihl resplendent de tous leurs feux. Salut à cette terre dont les fiers habitants n'ont pas craint de garder, à travers le cours des siècles, les mœurs comme le costume de leurs ancêtres, — le grand chapeau de feutre, aux bords crânement retroussés, la longue veste de drap noir, sous laquelle s'allonge un ample gilet rouge découpé sur le patron d'un justaucorps, la large collerette retombant sur les épaules, la culotte foncée, plissée et serrée aux genoux par des jarretières écarlates,

les énormes bottes à revers de cuir jaune, le bâton noueux et la pipe de porcelaine. Tels ils étaient il y a quatre cents ans, tels ils sont encore aujourd'hui. Ils n'ont point oublié l'époque où il fallait défendre la liberté du pays contre les attaques des seigneurs pillards ou contre les appétits des gourmandes abbayes. Que de fois n'exercèrent-ils pas leur courage dans des luttes dont ils sortirent presque toujours vainqueurs ! Ces triomphes, ils se les rappellent avec orgueil ; les noms de leurs héros, dont les ans ont emporté la cendre mais dont le temps n'a pu faucher la mémoire, ils ne les prononcent qu'avec respect et vénération. Le siècle n'est plus où ils partaient en guerre contre les puissants abbés de Saint-Blaise et de Saeckingen ; la Paix, cette déesse au seul nom de laquelle ils frémissent, a mis un terme à leurs jeux favoris et laisse inactifs ces bras toujours prêts à se lever pour la plus futile querelle. N'ayant plus d'adversaires à combattre, ils se déclarent à eux-mêmes la guerre ! Le dimanche, au sortir de la messe, la population se réunit sur la grand'place, et les beaux gars, tout flambants neuf, se regardent avec des yeux de panthères. Un geste, un signe suffit ! Les deux combattants s'avancent, la foule fait cercle autour d'eux, les couteaux sortent de leurs gaines et la lame laboure les chairs du vaincu, qui s'en retourne heureux et content s'il n'a que quelque œil crevé ou quelque membre mutilé.

Un piton effilé jaillit devant nous ; il portait jadis le château de Rihburg, dont nous cherchons vainement les restes à travers l'épaisseur du feuillage. Quelques pas plus loin, une énorme construction apparaît, une savonnerie, la gardienne vigilante de l'étroit vallon de Felsenthal, aux versants duquel quelques chalets sont suspendus ; le vieux burg de Tiefenstein, émietté dans un pré voisin sous les mailles inextricables de la mousse et de la ronce, leur servit de parrain. Accrochée au

tablier du pont qui franchit impudemment le gouffre sur une arche téméraire, une pauvre maisonnette plane dans le vide. Si modeste qu'elle soit, ce n'en est pas moins une auberge ou plutôt un cabaret, dans lequel le voyageur se rafraîchit en même temps qu'il contemple et le précipice qui mugit sous ses pieds et le val sauvage qui se tord devant lui. Le spectacle est effrayant!

C'est à Tiefenstein que commence la partie la plus grandiose, la plus horriblement sublime de cette promenade. Chaque pas que nous faisons est un pas fait dans le royaume du merveilleux; l'Albthal est décidément la vallée la plus splendide de toute la Forêt-Noire. Une immense muraille de rochers roses et gris en dessine le versant oriental, et cette muraille est hérissée de crêtes, de saillies, d'aiguilles de granit et de porphyre, pareilles à mille stalagmites colorées des teintes les plus diverses. Les rayons du soleil y tombent en gerbes de feu, comme pour en échauffer les tons: ainsi m'apparurent les sierras dénudées de la brillante Espagne; telles je me figure les chaînes lumineuses de l'Orient. Et cet éclat est d'autant plus vif que le versant occidental sommeille dans la pénombre et que ses rochers, bleus et gris, se capitonnet dans une chaude fourrure de verdure, ne montrant, en roches frileuses, que leurs nez de pierre et leurs crânes assombris.

C'est à ce versant éclatant de lumière que notre route s'accroche, volant à des hauteurs inconcevables, surplombant le gouffre avec une audace sans pareille. Qu'elle s'élève de quelques mètres encore et nous verrons les Alpes scintiller dans l'azur du firmament ainsi qu'une couronne d'argent émaillée de brillants, et nos regards plongeront dans le sombre abîme béant à nos pieds, ascension enchantresse au pays des grâces et des ris, descente terrible au noir empire des morts. Mais l'ingénieur ne l'a point ainsi voulu: le chemin

épuisé s'arrête avant d'atteindre le faite du versant et glisse le long de ses abruptes pentes en un blanc ruban où l'astre poudroie.

Des hydres de pierre surgissent du fond de la vallée, farouches, menaçantes, prêtes, semble-t-il, à dévorer la route qui marche à leur rencontre. L'audacieuse ! Insensible à leurs menaces, elle donne tête baissée contre elles et les transperce impitoyablement. Ainsi cinq tunnels se succèdent à de faibles distances, exhibant aux touristes ahuris leurs entrailles sanguinolentes, découpées avec l'habileté qu'y eût mise le meilleur chirurgien. Ou bien, dans sa fouguese ardeur, renversant tout sur son passage, elle glisse à travers la brèche qu'elle a pratiquée dans la pierre, sans souci des frayeurs de cette pyramide, tremblant devant l'horreur du gouffre. — Cependant, les rochers, échauffant encore leur carnation, pressent entre leurs pointes mille bouquets de verdure, semés çà et là comme des touffes de ouate verdoyante.

Mais voilà qu'un sixième tunnel fend la colline et, obéissant aux fantaisies du val, trace dans le granit une courbe régulière : c'est la porte d'un tableau, dont la sauvagerie dépasse toute imagination. Vois ce rocher gigantesque : il jaillit de l'abîme en un bond prodigieux. Sa masse est énorme, colossale ! Au fur et à mesure qu'il s'élève, il rentre en lui-même, s'amincit, pointe méchamment ses éperons aigus, profile dans le vide son tranchant vert-de-grisé, aussi effilé que la lame du rasoir ; d'autres blocs, non moins fantastiques, non moins bizarres, gravitent autour de lui comme des nains difformes dansant une ronde échevelée autour d'un géant immense ; l'Alb, épouvantée, se sauve en gémissant à travers son lit rétréci, d'où ses cris montent jusqu'à nous, pareils au roulement lointain du tonnerre. Si quelque fée nous transportait dans les airs, cette splendide vallée nous ferait l'effet d'une énorme

crevasse ouverte dans l'immensité du plateau par quelque violente commotion terrestre et au fond de laquelle scintillerait un fil de diamant.

Dès lors, la route se déroule lentement sous bois, en lacets capricieux, vers le Rhin, qu'elle rejoint à Albruck, mirant dans le grand fleuve ses propres habitations et ses bruyantes usines. La vapeur nous emporte aussitôt. Dogern défile devant nous et nous jette à la face les souvenirs de son antique origine; quelques pans de murs ébréchés, piqués dans la verdure de la poétique Helvétie, nous rappellent ce vieux château ruiné de Bernau, dont le dernier seigneur, le sire von Roll, mourut en 1811 seulement. Le monstre siffle, s'arrête : nous sommes à Waldshut.

Je te quitte à présent quelques minutes, pas davantage, le temps qu'il nous faut à tous trois pour déposer nos havre-sacs et échanger nos poudreuses nippes de voyage contre des costumes plus décents et plus frais, car notre excursion pédestre est, hélas ! terminée.

Une demi-heure ne s'est point écoulée que nous nous retrouvons dans la salle à manger basse et enfumée de l'hôtel. Notre nouvelle tenue nous étonne. Nous nous reconnaissons à peine; nous nous regardons avec des yeux inquiets, et ce regard, je dois le dire, n'est point un regard de satisfaction. Milady me paraît toujours charmante, — il n'est point de haillons qui déparent la beauté — mais combien je la préférerais sous sa coquette blouse de laine jaune, avec son léger turban crânement posé sur la tête, coiffure qui dessinait si bien son ovale délicat et fin ! Combien je l'admiraïs, quand, le matin, je la voyais bondir comme une biche effrouchée, s'il nous arrivait de quitter l'auberge avant elle ! Et voilà que cette chère compagne de route, si légère, si agile, me semble apathique et lourde. Un corset habi-

lement cambré retrace, il est vrai, sa taille de guêpe, ses hanches aux contours adorables, mais combien j'aimais mieux deviner l'élégance de ce buste, ses formes voluptueuses sous les plis lâches de l'étoffe, qui en augmentaient encore la beauté en les enveloppant d'un mystère délicieux. Tout à l'heure, notre chère lady était admirable dans sa démarche à la fois si gracieuse et si noble ; je la vois, en ce moment, écrasée dans une méchante prison de fer, qui imprime son moule brutal et dur sur ses chairs roses et diaphanes. Sa souplesse a disparu, son sang généreux semble s'être figé dans ses veines : milady est toujours belle, mais sa beauté est celle de l'automate auquel le plus habile mécanicien n'a pu ravir la raideur et la gaucherie. — Quant à milord, je n'en parlerai point, si ce n'est pour dire sa joie. Il nage dans ses habits jadis étriés ; nos marches forcées au soleil brûlant du mois d'août ont rogné quelque peu de cet embonpoint qui le désespère. Il ne s'en était pas encore aperçu : ce fut pour lui comme un coup de foudre, un coup de foudre heureux, dont il ne cesse de bénir le ciel. — Pour moi, mal à l'aise dans mes nouveaux vêtements, je me fais l'effet d'un rustre qu'un magicien eût subitement recouvert d'un étroit habit de ville. Que veux-tu ? Voilà trois semaines que nous courons par monts et par vaux : nous avons eu le temps d'oublier la manière dont on drape une tunique ou comment on porte un veston coupé à la dernière mode.

Notre hôtel, l'hôtel Rebstock ou du Cep de Vigne, est bien l'auberge la plus bizarre que l'on puisse imaginer. Les premières voix qui y accueillent l'étranger, ce sont le beuglement des vaches et le hennissement des chevaux, car le rez-de-chaussée renferme les écuries et les étables. Un escalier, noir comme plusieurs fours, conduit du corridor réservé aux bêtes et aux gens jusqu'au premier étage. Là, un interminable couloir, aussi lugu-

bre que le vestibule d'un cloître, nous mène à une porte étroite, écrasée, dont le sombre aspect semble trahir l'austère caractère de l'appartement. Vous frappez : la porte grince et vous découvrez une salle de danse, et dans cette salle de danse, une grosse dame tournoyant, voltigeant, soit par raison de santé, soit par amour pour Therpsicore. Vous revenez alors sur vos pas, retraversez le long couloir et battez à la porte qui vous fait face. On répond : vous demandez l'aubergiste ; il faut monter encore. Et vous montez dans un demi-jour ténébreux, qui noircit de plus en plus au fur et à mesure que vous vous élevez. Effrayé de cette obscurité, vous vous accrochez à la rampe, dont les barreaux vous restent dans les mains. Le mieux est d'avancer à tâtons. Une troisième porte se présente. Toc toc ! Une voix humaine vous crie d'ouvrir. Vous entrez, mais manquez infailliblement de vous casser le nez, car votre pied a buté contre l'encadrement saillant du seuil que vous avez franchi. Vous avez, cependant, trouvé l'aubergiste. Les voyageurs étant peu nombreux, vous aurez la plus belle chambre de son établissement. Et vous voilà dans un vaste appartement, long de sept à huit mètres, large de tout autant, haut de deux mètres à peine : on dirait une de ces caisses aplaties dans lesquelles les marchands rangent leurs fruits les plus précieux. Au milieu de cette chambre s'allongent des lits drapés de couvertures à ramages comme je n'en ai jamais vues. Dieu ! les belles courtes-pointes. Elles éblouissent, elles fascinent ! Il n'est point de fleurs dont l'éclat soit si vif ! — Pour lavabo, une antique commode ; pour miroir, un atome de glace ; comme sonnette, quelque superbe ruban emperlé, dont le gland me reste dans les mains, quand j'en veux faire usage !... Mais trêve de plaisanteries ! J'entends déjà les malédictions de l'aubergiste bourdonner à mes oreilles. Ai-je donc si mal parlé de son hôtel ? J'aurais eu tort,

en ce cas, et j'eusse donné un grand coup de pied à la Renommée, puisqu'il passe, je crois, pour le premier de Waldshut et que l'on dit merveille de sa cuisine. Le brave homme sera, j'espère, satisfait de cette trop juste réparation.

L'hôtel Rebstock est assis au centre de la principale rue, je pourrais presque dire de la seule rue de la ville, car les artères voisines ne sont guère que de méchantes ruelles, où s'entre-choquent de misérables habitations de toutes les formes, de toutes les tailles, de tous les aspects. Cette belle voie mérite en tous points une patiente et minutieuse visite. Elle a quelques cents mètres de long et se tient enfermée entre deux vieilles portes peinturées, dont des familles pauvres ont fait leurs demeures. Ces deux pittoresques entrées en augmentent encore le cachet, tout en lui donnant un fort bel air des siècles passés qui lui sied à ravir. Large, soigneusement macadamisée, découpée par des rigoles où le cristal scintille à travers son grillage de fer, bordée de vastes trottoirs où quelques habitants arboriculteurs alignent symétriquement leurs arbustes, décorée de candélabres élégants comme la plus mondaine des cités, elle est enserrée entre un double rang de hautes maisons à trois ou quatre étages, percées d'un nombre incalculable de petites fenêtres. Toutes ces maisons ont des façades insolemment nues : une naïade s'ébattant dans les eaux du Rhin ne le serait pas davantage ; pas une moulure, pas un encadrement, pas si faible relief, pas le moindre décor ! Le fil à plomb y descendrait avec la plus parfaite aisance. A chacune des fenêtres, si nombreuses, si étroites qu'elles soient, des volets ; à chacune de ces façades, un long serpent de zinc s'étirant en droite ligne des combles vers le sol, sous la forme d'une maigre gouttière perçant hardiment le trottoir ; au-dessus des portes, des fresques voyantes pour enseignes,

un sauvage, un chamois, un Saint-Antoine..., ou quelque animal criant sous l'arabesque forgé auquel il est suspendu; au rez-de-chaussée, des étalages parisiens parmi lesquels détonnent quelques grandes pipes de porcelaine. Telles sont les maisons de Waldshut.

— Mais où prends-tu donc ce grand air moyen âge dont tu parlais à l'instant ?

Attends, je te prie, et ne doute point, d'ailleurs, que Waldshut, notre hôtesse, n'ait déjà très belle mine telle que tu la vis jusqu'à présent. Cependant, si tu veux m'en croire, jette les yeux sur sa coiffure et dis-moi la beauté des toits qu'elle a choisis pour ornements. Les uns, énormes, prodigieux, surplombent audacieusement la rue, brisent leurs angles et retombent en parasols; d'autres projettent au-dessus de la voie leurs longs pans, qu'ils reposent sur une suite d'ais arcs-boutés contre les murailles; d'autres encore, moins prétentieux, plus légers, s'élancent dans les nues en pignons aigus. Autant de toitures, autant de chapeaux distincts, qui charment et séduisent le regard; et l'on pourrait ajouter avec non moins de justesse: autant de parapluies protecteurs pour le piéton auquel ils servent d'abri. Serait-ce donc là l'origine du nom de la joyeuse cité, Waldshut ou le « Chapeau des bois ».

Mais quittons cette grande coquette pour errer au hasard à travers les quelques ruelles qui l'entourent. Des étables, des boutiques, des boucheries, des portes délabrées, des maisons d'ouvriers immenses, encadrant des cours obscures et fangeuses, des murs éventrés, de lourdes lanternes se balançant avec la chaîne qui les porte.... C'est très sale, très pittoresque. Ajoutons-y un pavement atroce, fait de pierres saillantes, pointues, tranchantes. Je ne connais qu'une ville aussi mal pavée dans le monde, Mons, en Hainaut. Mais la rue du Rhin,

à Waldshut, l'emporte encore sur ses rivales montoises, et tu sais que ce n'est pas peu dire.

Puisque nous y sommes engagés, continuons à la descendre, au risque de nous meurtrir les pieds. Nous nous apercevrons ainsi que la ville est bâtie sur une hauteur qui domine le Rhin. Le fleuve coule devant nous, grand, majestueux ; ses flots rapides, limpides et verts comme l'émeraude, se rident, se moirent ainsi qu'un immense ruban que le soleil éclaire de tous ses feux ; — sur l'autre rive, les gras pâturages et les fraîches collines de l'Helvétie.

Tout en cheminant le long de la berge, nous coupons un torrent de verdure dégringolant à l'ombre de noyers touffus, de pommiers, de poiriers ployant sous la charge de leurs fruits. Nous en remontons les ondes tranquilles et, du milieu de ses vagues de gazon, nous contemplons les murailles écroulantes de Waldshut. Notre torrent n'est autre que le vieux fossé de la forteresse, que les pacifiques habitants ont judicieusement transformé en fertiles vergers.

Mollement couchés sur un tas de foin nouvellement coupé, nous songeons mélancoliquement à l'existence accidentée de l'antique place de guerre. Au IX^{me} siècle, ce n'était qu'une maison de chasse de quelque prince allemand ; en 1100, une métairie du nom de Stunzingen. Des cabanes grandirent autour de la ferme et la ville naquit ; elle ne reçut, toutefois, son titre de Waldshut qu'en 1249, de Rodolphe de Hapsbourg. A cette époque elle possédait déjà son château et ses remparts. Son grand développement ne remonte, cependant, qu'au commencement du XIV^{me} siècle, date à laquelle diverses familles nobles s'y établirent définitivement. Dès lors, elle devint bientôt la première des quatre villes forestières dont elle faisait partie avec Reinfelden, Saekingen et Laufenbourg. En 1468, les Suisses l'assiégèrent vainement

pendant sept semaines; en 1492, la flamme la dévore impitoyablement; elle reçoit ensuite le choc des bandes furieuses des paysans révoltés; le grand réformateur Balthazar Hubmeier y sème la discorde de 1524 à 1525; les Français s'en emparent en 1744; 1801 la donne à Modène, 1806 à Bade; elle a aujourd'hui 2500 habitants et présente le type le plus caractéristique des semillantes cités échelonnées sur les rives du Rhin, de Constance à Bale.

Nous rentrons en ville au moment où le crépuscule commence à tomber. La soirée est délicieuse; une brise embaumée, rafraîchie aux flots du Rhin, nous apporte les parfums des vallées de la Suisse. Les femmes sont assises sur leurs portes; quelques hommes flânent nonchalamment d'un bout à l'autre de la grand'rue; des groupes se forment et discutent. Puis, la nuit vient. Les plus paresseux se retirent; des feux scintillent à mille fenêtres; les volets se ferment; le silence se fait; çà et là, une âme solitaire débouche d'une ruelle latérale et pénètre sous la porte cochère d'une maison encore éveillée. Où va-t-elle donc ainsi?... A la brasserie.

Entrons-y avec elle. Mais tâchons, avant tout, de résister vaillamment aux émanations nauséabondes échappées des cuves et des tonneaux, dont les flancs desséchés exhalent une âcre odeur de bière fermentée qui nous saisit à la gorge. A peine assis à l'une des tables d'une salle banale, à l'égal de ses consœurs belges ou françaises, une enfant du pays nous tend deux verres, — car milady n'a point voulu pénétrer dans l'ancre de Gambrinus — dont la panse porte en chiffres l'exacte contenance: un quart de litre pour le prix de sept pfennigs, soit moins de neuf centimes, et la boisson est excellente! Parmi les buveurs, nous remarquons de bons négociants, immobiles, taciturnes; des jeunes gens tonnante en conversant; un élégant, un vrai matamore, dont la

canne voltige entre les doigts, qui muse, chantonne, tourne sur une jambe, bavarde, accumule sottises sur sottises et fait des yeux doux à la fille de la maison, qui lui répond, ma foi, avec beaucoup de complaisance. Une seconde salle communique avec celle où nous nous trouvons, la salle des déclassés. —

La salle des déclassés ?

Oui, la salle des déclassés ! Ici, les personnages de la vieille cité ; là, le peuple, le pauvre peuple, qui accepte sans murmurer le local que les convenances sociales lui ont attribué. Rien n'est drôle comme l'entrée de tous ces braves gens à la brasserie ! Le client est-il ouvrier, il traverse la première salle, la casquette à la main, la mine humble, souriante ; s'agit-il, au contraire, de quelque bourgeois important, de l'épicier, du charcutier, de l'apothicaire..., il s'installe fièrement auprès de nous et jette un œil de dédain sur cette pièce, dont il ne voudrait pour rien au monde franchir le seuil. Chacun se classe ainsi soi-même, et ces cœurs naïfs déterminent avec un imperturbable sérieux la catégorie des buveurs dans laquelle ils doivent se ranger. La Fortune les a-t-elle relégués parmi les artisans, ils aspirent à gagner les chevrons qui leur permettront de prendre place dans la première salle, objet de leurs convoitises et de leur ambition. Mais jusqu'au moment où la conscience leur aura dit : « cette salle est la vôtre », il ne s'y arrêteront point et se contenteront de leur modeste local. Qui l'eût cru ? Une brasserie, une cause d'émulation ! Voilà, certes, un aspect sous lequel les philosophes n'ont point encore envisagé la bière.
